
JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le 29 mai 1999, la journée de printemps d'atlas intitulée « Il était une fois : traduire le conte » a eu lieu dans l'hôtel particulier et les jardins de l'Institut culturel italien à Paris. Le matin, des ateliers de traduction étaient animés par Pierre Deshusses (allemand), Joël Gayraud (italien), Liliane Hasson (espagnol de Cuba) et Lise Gruel-Apert (russe). L'après-midi, en séance plénière, Henriette Michaud, avec la participation du conteur Jean Porcherot, expliquait le passage « Du conte oral au conte écrit », Lise Gruel-Apert se penchait sur « Le conte populaire russe » et une table ronde, animée par Marie-Claire Pasquier, sur le thème « Traduire, adapter, publier les contes et légendes », regroupait Claire d'Aurélie, conteuse, Fabienne Fillaudeau, directrice de la collection « Domaine merveilleux » chez José Corti, Nathalie Haye, éditeur à l'École des loisirs, Elisabeth Motsch, traductrice et écrivain, Françoise du Sorbier, traductrice, spécialiste de la littérature populaire anglaise du XVIII^e siècle, Rose-Marie Vassallo, écrivain, traductrice de contes et de livres pour enfants.

Pierre Deshusses

Atelier d'allemand

Deux traductions différentes du même ouvrage – les *Contes* de Wilhelm Hauff* – sortaient presque simultanément au moment même où était organisé un atelier sur la traduction du conte allemand. L'occasion était trop belle pour ne pas la saisir et confronter les partis-pris des traducteurs, puisque deux sur les trois étaient présents. La démarche était toute trouvée : choisir un extrait, comparer les deux traductions, faire intervenir les traducteurs et commenter. Nous avons été aidés en cela par la présence d'un public actif et passionné. L'atelier fut donc passionnant.

Ce qu'il a révélé ? Plus que jamais que le travail de traduction s'enracine dans le vécu du traducteur, les souvenirs de ses lectures, les images de son enfance, sa façon personnelle de jouer avec sa propre langue, tout ce qui élargit mais aussi réduit son horizon. Bref, qu'en traduisant un texte, le traducteur est en même temps traduit par ce texte. Le traducteur est confronté à des choix qui marquent et jalonnent la résistance de la langue et la façon de les résoudre ne peut être réduite à un diagramme. La pesée chère à Valéry Larbaud n'a rien perdu de sa pertinence. Peser, c'est chercher non pas une solution définitive mais un équilibre toujours vacillant, toujours à la limite de la rupture – et surtout une cohérence. Le choix est souvent immense (lexical, rythmique, syntaxique, etc.), compliqué encore par un phénomène de croisement : une solution, qui paraît bonne au niveau d'un mot, peut-être réduite à néant par un choix fait au niveau du rythme ou par

(*) *La caravane* et *Le cheik d'Alexandrie*, traduction de Nicole Taubes, José Corti, 1999. *Contes*, version intégrale (*La caravane*, *Le cheikh d'Alexandrie* et *L'auberge du Spessart*), traduction de Nicole Casanova et Pierre Deshusses, Actes Sud, 1999.

un effet mélodique qu'il serait nécessaire de rendre mais que ne permet aucune des solutions retenues plus haut. La notion de perte s'inscrit dans ce labyrinthe.

Les explications apportées par chacun des traducteurs pour justifier ses choix dans un rapport conscient et éclairé avec sa propre subjectivité ont également fait ressortir à quel point une sensibilité féminine ou masculine peut colorer différemment un même texte. La proposition fut donc faite d'organiser – un jour – un séminaire entier sur ce thème qui a beaucoup animé le débat.